



« The game room », huile sur toile de Natacha Ivanova. CUETO PROJECT

Marché de l'art Les jeunes peintres débarquent en force

SIMPLE plaisir rétinien ? Décorative ? Plaque à billets pour le marché de l'art ? La peinture a longtemps figuré au banc des accusés en France. Coupable de tous les maux, surtout si elle était figurative, donc « forcément » conservatrice, pire, bourgeoise.

« Le style pictural et l'habileté technique ont été dévalués et sont passés de mode. La figuration est devenue synonyme de programme politique réactionnaire », regrettait Alison Gingeras dans le catalogue de l'exposition « Cher peintre, Lieber Maler, Dear Painter » au Centre Pompidou en 2002. Avec un sens consommé de la provocation, certains artistes se sont aussi attelés à dynamiter les fondamentaux du tableau. « Peindre pour ne plus penser me plaît, penser pour peindre n'est qu'une singerie de la grande marée de l'esprit », écrivait, avec son insolence habituelle, Francis Picabia.

DÉCOMPLEXÉS, DE JEUNES TALENTS APPORTENT UN SOUFFLE NOUVEAU À LA PEINTURE CONTEMPORAINE

Nonobstant les critiques, une jeune génération de peintres met à mal clichés et raccourcis. Certes, ce médium n'est plus le vecteur essentiel de fabrication des images, encore moins de représentation de l'état actuel du monde. Mais, comme le souligne M^{me} Gingeras dans le catalogue de « Cher peintre », « la peinture figurative ne signifie pas nécessairement un retour à l'ordre, un repli régressif sur des formes traditionnelles de représentation mimétique ».

Cette nouvelle fourmée d'artistes prend les pinces parfois au terme d'autres pratiques. Le Français Armand Jalut n'y est parvenu qu'en

fin de scolarité à l'Ecole des beaux-arts de Lyon. « Ce que j'aimais chez Armand, c'est qu'il n'avait pas la mythologie du peintre avec la térébenthine dans les veines », admet d'ailleurs son marchand, Michel Rein. « Ces nouveaux peintres se servent de l'abondance d'images que le monde contemporain peut offrir pour ensuite les traiter, les composer, souligne pour sa part le critique d'art Philippe Piguet. Le motif n'est plus le réel, mais le réel décalé. »

Ainsi Iris Levasseur, représentée par la galerie Odile Ouzeman, utilise-t-elle des photos comme motif de la peinture. En revanche, la jeune peintre russe Natacha Ivanova, dont les œuvres valent entre 25 000 et 180 000 euros chez Cueto Project à New York, savoure le face-à-face avec le modèle vivant. « Je n'utilise la photo que comme point de départ. Si on ne peint que d'après photo, on aplatit sa vision. Alors que d'après motif, on sent l'air, la perspective, le volume », indique-t-elle. Et de rajouter : « J'aime le côté lent, long, de la peinture, c'est frustrant, mais cela oblige à être patient, à réfléchir sur la chose qu'on fabrique. C'est comme une tapisserie, le document d'un temps qui défile. »

Addiction grandissante

Dans le catalogue de son exposition au printemps dernier à la New Galerie de France, le Suisse Jonathan Delachaux insistait pour sa part sur l'idée d'un plaisir aussi entêtant qu'une drogue : « J'ai une longue pratique quotidienne de la peinture, une addiction grandissante à la peinture, au point que je ne peux pas m'en passer plus de quelques jours, et que mes pensées sont obnubilées par des idées de nouveaux mélanges, de nouvelles recherches. »

Ses œuvres, vendues entre 2 100 et 7 500 euros, se révèlent particulièrement intrigantes. L'artiste helvète a créé trois personnages dotés de biographies complètes. Il leur a donné corps via des marionnettes qu'il fait vieillir au fil des ans et autour desquelles il développe une fiction. Il prend ensuite en photo ces pantins pour réaliser ses peintures, jouant ainsi sur la notion de double et d'original. Depuis trois ans, il use d'une technique particulière en peignant sur un film plastique qu'il maroufle ensuite sur toile avant de le décoller. D'où une texture extrêmement lisse qui conforte l'étrangeté de ses toiles.

Armand Jalut, dont les tableaux voguent entre 6 500 et 15 000 euros, joue sur un réalisme que le fantastique ou l'étrange vient miner. Que voit-on de but en blanc ? Un chaton, un cul de dindon, un lapin, des animaux kitsch par excellence. Mais à un moment, le traitement nous fait dévier du sujet. Pelage et plumage s'étirent, les couleurs semblent sales. La laideur escamote le registre du « mignon ». L'artiste a aussi pro-

gressivement mis en sourdine le poids d'une allégorie trop bavarde qui apparaissait dans ses premières peintures.

Aussi décomplexés soient-ils, ces jeunes peintres ne prétendent pas révolutionner les choses et admettent les limites de l'exercice. « On ne peut pas être prétentieux vis-à-vis de la peinture, souligne Armand Jalut. Les évolutions sont infimes. Si un artiste se lève le matin en se disant qu'est-ce que j'apporte de nouveau, il doit être fou ou gonflé pour se prendre pour un génie. »

R. A.



Sans titre, acrylique sur toile de Jonathan Delachaux.

NEW GALERIE DE FRANCE



« Fish and chips », huile sur toile d'Armand Jalut.

GALERIE MICHEL REIN, PARIS